

# Lo pllie ano dai dou

Autor(en): **Chambaz, O.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222403>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES  
30 cent. la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LO PLLIE ANO DAI DOU

'AI yà zu dè tot teimps din sti bas mondo daï dzein qu'an la bienna daï voïadzo. Ne san jamais bin que yau ne san pas. A peinne s'an-te arrevâ quauquie part que sondzon dzo à ein répart. Et poue, avoué cein, san curieux quemain daï marchands d'écouâllès.

On vegnolan dè pè Cusisaz ètai on roddèu dè ellia sorta. L'ai ya on part d'an l'ètai zu pè Dze-nèva, sei-dezin tsi on boutsi po fèrè la saôcsesse aô fèdze. Mâ paret que n'avaï pas trovâ dè l'eim-bauste dè suite ein arreveint, ka s'ètai met à traggâ sa carcasse pè la vela et lâi avâï prâi la lubie d'allâ vouâiti din ti lè magasins cein qu'on lâi veindâi. L'intrè on dzo din lo pâilo d'on gratta-papâi. Lâi traôvè on commis à coui dè-mandè tot èbahî la marchandise que son maîtrè veindâi.

Cisique, po sè fotrè dè li, lâi rèpond ein lo vouatin din lo blianc daï ge :

— No vindin daï tîtès d'ân, m'n'ami, à vou-tron servio !

— Ma fâi, rèpliquè lo Cusizan, crayo que vo z'ein fèdè on rudo débit, ka ne vayo pllie que la voutra din la butiqua ! O. Chambaz.

L'ADZO D'ONNA FELHIE

NE sé pas cein que daô diabyo lè fennè l'an, mâ quand l'arrevan à on certain n'adzo ne volhian pas que sai de que satsan asse vilhe. Rabattan adi on part d'ans, sei-dezin sin lâi sondzi. Mâ lè bougressè savan prâo que po onna fenna l'est lo mîm'affèrè tyè po on tsèvau : pllie va su l'adzo moins ye vau.

La Janetè à messèillî avâï mariâ sa felhie avoué on lulu que n'ein avâï min trovâ d'autra. Et ma fâi l'èrè lo moment, ka la Julie approu-tivè daï quarantè. Tot parâi, sa mère ne volhia-vè pas in conveni et ye rèpondâi à n'a fenna que lâi demandâvè l'adzo dè sa felhie :

— Ne mè rassovigno pas bin. L'est vegnaite ào mondo ào tsautin, on dzo que fasâi bin tsauti ora contâdè ! O. Chambaz.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

LY a, comme chez ces messieurs des carrières libérales, une salle d'attente étroite, surchauffée, intime et close. Quel poète, un jour, chantera comme il couvient toute la poésie mélancolique, tout le charme inachèvé des odorantes salles d'attente.

Celles des médecins et des dentistes sont presque nues et tapissées sans fantaisie. Rien ne vient distraire les patients de leurs souffrances, pas même la pile de vieux journaux illustrés qu'on ne renouvelle jamais, par économie, nonchalance ou perspicacité ! Car les magazines imagés se ressemblent tellement ! On y voit toujours les mêmes têtes, les mêmes mariages princiers, les mêmes champions, les mêmes actrices de cinéma. Et les gens qui les feuilletent défilent depuis toujours au milieu des puri-

fiantes effluves pharmaceutiques et prometteuses.

Chez les avocats, les salles d'attente sont pleines de bons fauteuils accueillants où les clients peuvent s'assoupir et rêver à la fin de leur procès. Quelques tableaux de maîtres, imités convenablement, donnent la note factueuse nécessaire. Une cheminée qu'on n'allume jamais complète l'illusion qu'on a d'être reçu par quelqu'un de très bien, avec un amical empressément où les questions d'intérêt n'ont aucune part.

Chez les ingénieurs, ces forçats de la règle à calculer, il n'y a pas de salle d'attente, parce que, par principe, les affaires se traitent rondement et puis aussi, peut-être, parce qu'il n'y a pas de clients qui demandent à attendre.

Mais chez les photographes, on ne manque ni de distractions, ni d'amusements, ni d'encouragements.

Les murs sont tapissés de cartes de toutes les formes et de toutes les grandeurs, où des inconnus, en habits du dimanche, sourient avec un ensemble réconfortant. Et cet optimisme propre, correct et cosu égaie toute la chambre. On dirait une assemblée de personnages heureux et honnêtes, tirés des bouquins de la « Bibliothèque de ma fille ».

Là, des couples de jeunes mariés dédient à la postérité la splendeur fugitive de leurs regards noyés et de leurs attitudes exquises, charmantes d'abandon, et naturelles comme le dénouement des romans de Dely.

Dans un cadre ovale, une Eve victorieuse décoche avec application un sourire qu'on dirait pincé « entre deux âmes ». Plus loin, une généreuse inconnue a fixé en des tons sépia l'adorable contour de charmes opulents. Une sanguine eut été mieux indiquée.

Il y a la collection des bébés couchés tout nus sur le ventre, celle des premiers communians qui ont des allures de jeunes filles en robe claire qui poursuivent sans relâche des rêves trop grands pour elles.

Dans un coin, quelques vieux messieurs bien retapés sont les seuls à ne pas sourire. Ils ont dépassé l'âge où l'on se fait photographe par plaisir, sans atteindre la renommée où l'on vous photographie gratuitement.

Près de la porte, il y a encore la gracieuse cohorte des « damettes » qui n'ont pas regardé au prix. On vous réserve ces clichés pour la bonne bouche, pour bien mettre en évidence le côté artistique du genre. Ce ne sont que poses à la Octave Feuillet, sourire de coin ou par dessus l'épaule, têtes qui se penchent comme des fleurs lourdes et rares, fronts qui s'inclinent, fronts qui pensent, bouches qui s'entr'ouvrent, époux qui se posent tout droit, regards mystérieux et profonds qui vous passent par dessus la tête pour aller se perdre dans la complication du lustre de verroterie.

Où qu'on regarde, on est sûr de s'accrocher à un sourire, de déranger une rêverie, de troubler un duo d'amour, en robe blanche et en plastron neigeux.

Alors on finit par examiner tout ce monde sur la pointe des pieds.

Je pense qu'il n'y a que les photographes qui puissent réunir une telle collection de mensonges.

Toutes les femmes sont à peu près jolies, tous les hommes ont l'air correct, distingué et retiré des affaires.

Et au fond, toutes ces poses, tous ces sourires, ces bouquets, ces fleurs, ces ondulations et ces beaux habits, c'est l'humanité telle qu'elle voudrait être.

Je la préfère telle qu'elle est ! J. P.

La mauvaise colère. — Le docteur X... a la tête près du bonnet et supporte mal la contradiction. Dernièrement, dans un salon, au cours d'une discussion, il se fâcha tout rouge et effectua une sortie à grand fracas.

Rencontrant le lendemain une des personnes qui avaient assisté à la scène :

— Je suis parti hier, dit-il, un peu brusquement... Comment a-t-on pris cela ?

— Gaïement. Mme Z... s'est même écriée : « Diable d'homme ! il faut toujours qu'il fasse claquer quelque chose... ou quelqu'un ! »

UNE CLINIQUE A LAUSANNE

UN de nos abonnés nous écrit :  
Ce n'est pas d'hier qu'on s'est préoccupé à Lausanne de soigner et d'hospitaliser certaines catégories de malades éloignés des secours de la médecine et de la chirurgie, et qui par la nature ou la gravité de leurs maux, ont besoin non seulement de soins assidus, mais aussi de la visite journalière du médecin ou du chirurgien.

Le Prospectus que nous transcrivons ci-après, signé de deux médecins lausannois connus, MM. A. Verdeil, Dr en médecine et Mathey, chirurgien-accoucheur, en est une nouvelle preuve. Disons que Auguste Verdeuil (1795-1856) était non seulement médecin mais aussi historien et que c'est à lui que nous devons l'Histoire du Canton de Vaud, en trois volumes, continuée plus tard par Gaullieur, et d'autres travaux et mémoires historiques et médicaux. Verdeuil fut médecin de l'Hôpital cantonal, vice-président du Conseil et de la Municipalité de Lausanne. Il mourut à Monrion le 24 avril 1856 après une longue maladie.

Quant au Dr Louis Mathey, décédé nonagénaire en 1883, il avait commencé des études vétérinaires, puis s'étant orienté du côté de la médecine il ne tarda pas à devenir chirurgien et accoucheur et, en cette dernière qualité, a présidé à la naissance d'un nombre incalculable de Lausannois. Il était aussi grand amateur de chevaux, comme plusieurs de ses collègues à cette époque déjà bien éloignée de nous.

Voici maintenant la teneur de la circulaire dont nous parlons.

Prospectus

Depuis longtemps on sent la nécessité d'un établissement où des personnes malades seraient reçues comme pensionnaires pour y être traitées et soignées aussi bien qu'elles le seraient chez elles, entourées de leurs parents, et ayant toujours à leur disposition les ressources de l'art de guérir.

Un établissement de ce genre serait particulièrement utile :

1<sup>o</sup> Aux célibataires, aux voyageurs et étrangers qui, lorsqu'ils tombent malades, ne peuvent, même au prix de grands sacrifices, recevoir les soins dont ils seraient l'objet dans le sein de leur famille.

2<sup>o</sup> A des malades vivant dans certaines par-